

LA TOILE, LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE

DIANA CARLIER



Diana CARLIER

La Toile, la mouche et l'araignée

- *roman* -

© Diana CARLIER, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9373-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

Trois femmes dans un miroir, roman, 2021

Imposture(s), roman, 2022

Toutes les informations relatives à l'association *Libertas* relèvent de la fiction même si de nombreuses recherches ont été menées quant à l'euthanasie active.

Les références à l'association suisse *DIGNITAS – Vivre dignement – Mourir dignement* sont assumées mais il est rappelé ici que cette œuvre n'a aucunement vocation documentaire et que si des ressemblances entre les deux associations se lisent dans cet opus, elles ont été soumises à la libre interprétation de l'auteur.

« Viens là. Ne tremble plus. Le monde entier n'est rien.

Mets ta voix dans ma voix, ton rire sur le mien,

Et que ta bouche soit oreille, tout est bien.

Nous paierons s'il le faut l'instant qu'on nous envie,

Mais puisqu'il passe, et puisqu'il nous daigne bénir,

Oublions pour lui seul les dangers à venir !

Toute heure qui commence est si près de finir...

Sachons risquer la mort pour amuser la vie ! »

Edmond HARAUCOURT - *Seul*

« Nous tissons notre destin, nous le tirons de nous comme l'araignée sa toile »

François MAURIAC

À eux, à vous.

1

Alain

— *Voilà, c'est là !*

— *C'est une blague ?*

Devant la porte close et délabrée, en ce matin pluvieux d'octobre, c'est vrai qu'il avait d'abord eu de sérieux doutes, mais alors... sérieux, les doutes !

Aujourd'hui pourtant, cela faisait vingt ans ou presque qu'il tenait le bar de la rue Émile Combes et il n'aurait échangé sa place pour rien au monde.

Son troquet se trouvait juste en face de la clinique des Hortensias, une clinique pour cancéreux, dans une rue en sens unique.

Quand le marchand de fonds le lui avait fait visiter, il avait tout bonnement refusé d'y croire : déjà qu'une rue en sens unique, ça limitait le passage, alors un bar où on vend de l'alcool en face d'un hosto où on soigne le cancer, ça limitait encore plus la clientèle. Il n'y croyait pas mais il n'avait pas eu le choix : sans apport financier, *Le Petit Combes* comme il s'appelait à l'époque, était, et de loin, le seul établissement auquel il pouvait prétendre.

— Vous commencez petit mais vous pourrez vous développer et, quand l'affaire sera relancée, vous revendrez et vous investirez ailleurs, quartier de la gare, ou mieux, place de la Bourse. Avec son sourire faux de vendeur de voitures, le type avait fini par le convaincre et il avait signé.

Vingt ans plus tard, il avait non seulement remboursé la banque depuis belle lurette mais il avait aussi racheté les murs et, maintenant, tout lui appartenait et il aurait pu partir ; il se serait installé plus loin, dans un autre quartier, plus huppé, plus touristique ou même tout simplement plus passant mais il n'avait jamais franchi le pas : il était là et il s'y plaisait. Et puis, ce bar, c'était la réalisation d'un rêve, un projet fou, celui du gamin qu'il avait été quand, tout même encore, le vieux fermier de son village à qui il filait de temps à autre un coup de mains, l'emmenait au café du coin boire une limonade et qu'il se rêvait patron de la tôle.

Le rêve et le projet d'un gosse qui avait toujours adoré cette ambiance.

L'ambiance et l'odeur.

L'odeur surtout, celle des effluves de tabac froid mêlée à celle du percolateur.

Aujourd'hui on ne fume plus dans les bars mais les murs de son petit établissement étaient toujours imprégnés de cette fameuse odeur, ça, il en était certain - ou peut-être étaient-ce ses narines qui l'étaient et lui qui refusait de sentir celle de la peinture et des détergents qui avait sûrement pris le dessus depuis le temps. Peut-être. En tout cas, depuis qu'il était enfant, il voulait posséder un endroit comme celui-là, rien qu'à lui, et la seule ombre au tableau n'avait jamais été que son père. Quand il avait annoncé à la maison que, plus tard, quand il serait grand, il serait cafetier, l'autre avait vu rouge. Il s'en souvenait encore et ces quelques souvenirs arrachés au passé lui tiraient toujours un sourire triste : il revoyait le bonhomme, usuellement toujours calme et posé, éructant de colère, le bras levé et fulminant dans la cuisine.

Il était jeune, il était con, il n'avait pas compris.

On lui avait dit de ne pas lui en vouloir, qu'il avait ses raisons.

Il avait ses raisons mais personne n'avait jugé bon de lui dire lesquelles.

Il avait ses raisons alors il n'avait pas cherché.

Il avait ses raisons mais il avait fallu que les années passent pour qu'il les apprenne, qu'il entre dans le secret familial, celui de l'Ancien, le père de son père, mort, jeune, d'un de ces foutus cancers du poumon, emporté en quelques semaines. Une vie de labeur, à courir le sou, à se battre contre des moulins à vent et puis, un jour, sans flonflon ni pompon, rideau. À cinquante piges. Ce grand-père, il ne l'avait pas connu mais quand il avait su, il avait pris conscience d'avoir méjugé son père. S'il lui avait dit tout cela à l'époque, peut-être même qu'il aurait nourri d'autres rêves. Peut-être. Il avait d'ailleurs un temps cédé.

Par soumission.

Par lâcheté aussi.

Il était entré à l'usine : ouvrier spécialisé. Comme tant d'autres. Sans aucune perspective de carrière. Sans aucune perspective tout court mais... la vie nous joue parfois de sacrés tours et quand son père a passé l'arme à gauche, foudroyé par un cancer du foie alors même qu'il n'avait jamais bu une goutte d'alcool, il s'est décidé : puisque tous les hommes de sa famille mouraient jeunes du crabe, il s'était dit qu'il lui fallait se réaliser et vite. Et puis quand le marchand de fonds lui avait proposé ce bar en face de cette clinique en particulier, il y avait finalement vu un signe du destin et il ne s'était pas trompé. Il lui avait juste fallu un peu de temps pour s'habituer au quartier : dans la rue Émile Combes, l'ambiance n'était pas franchement à la rigolade, d'autant qu'à part son bar, on n'y trouvait qu'un hosto, un magasin de pompes funèbres et un cimetière, le tout réparti sur à peine cinq cents mètres mais il s'était donné une mission : faire de l'endroit un havre de paix, convivial et réconfortant. Et ce pari, il l'avait clairement gagné !

1

Marie

Depuis combien de temps était-elle assise là, sur cette chaise, seule, dans ce vaste couloir aseptisé ? Difficile à dire. Le temps semblait comme suspendu...

— Madame Brault, je ne vais pas y aller par quatre chemins : j'aime mon métier mais il est des jours où j'aimerais faire autre chose...

Le Professeur Salman, quoiqu'éminent spécialiste en cancérologie, se dit cette fois encore que, décidément, il ne se ferait jamais tout à fait à son métier, quand il devait annoncer à des hommes ou des femmes hier encore insouciantes que la science elle-même ne pouvait plus rien pour eux.

Quand il avait choisi la cancérologie quinze ans plus tôt, c'était parce que sa grand-mère maternelle venait de mourir d'un de ces terribles cancers du sein. Il était en sixième année de médecine, il devait choisir une spécialisation et, alors qu'il pensait se diriger vers la dermato ou la cardio comme tous ceux qui, dans sa promo, avaient un minimum d'ambition, il avait subitement changé d'avis le jour où il avait dû prononcer son éloge funèbre. Ce jour-là, près du cercueil en bois de rose, il avait trouvé sa voie : il guérirait tous les malades du cancer.

Plus d'une décennie plus tard, si la médecine avait fait des progrès et si les dépistages précoces permettaient, dans de nombreux cas, c'est vrai, une guérison ou du moins un recul de la maladie, il en était toujours à annoncer des morts prochaines. C'était le grand combat de sa vie et il estimait l'avoir perdu.